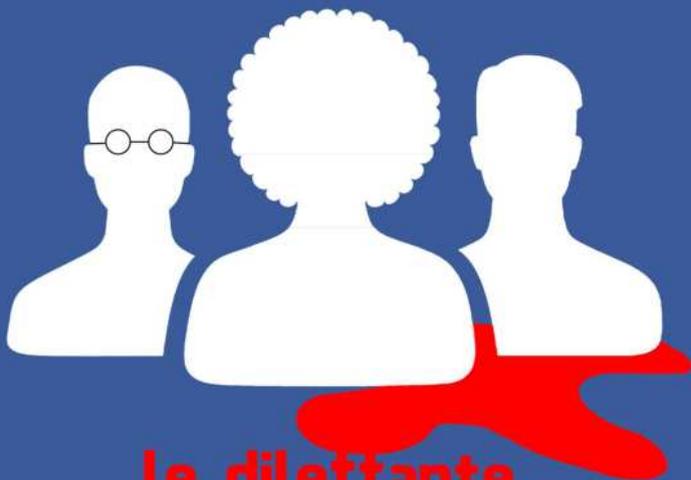


Romain Puértolas

Tout
un été
sans
faceb**🍩🍩**k



le dilettante

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Re-vive l'Empereur! 2015

*La petite fille qui avait avalé un nuage
grand comme la tour Eiffel,* 2015

*L'extraordinaire voyage du fakir qui était resté coincé
dans une armoire Ikea,* 2013

Romain Puértolas

Tout un été sans facebook

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © Romain Puértolas
© le dilettante, 2017
ISBN 978-2-84263-909-9

*Pour maman et papa, mon avant.
Pour Léo et Éva, mon après.
Pour Patricia, mon toujours.*

*My loneliness is killing me,
I must confess I still believe.*

Britney Spears,
Baby one more time

*Ma solitude me tue,
j'avoue que je continue de croire.*

Alexandre Dumas,
Le Comte de Monte-Cristo



Bienvenue à

NEW YORK, COLORADO

150 hab.

198 ronds-points

**PLUS DE FACEBOOK
APRÈS CETTE LIGNE !**

De l'utilité d'un club de lecture dans un petit commissariat du fin fond de l'Amérique

Au fin fond d'une clairière au fin fond de l'Amérique, au bout d'une route sinueuse qui serpente pendant des kilomètres et des kilomètres le long des Rocheuses, se trouve, taillé dans ce qui fut un jour le tronc d'un sapin millénaire, un petit panneau signalétique rectangulaire de soixante centimètres sur quarante.

Caché derrière, par le jeu des angles et de la perspective, un village de cent cinquante âmes, invisible depuis le ciel et coupé du monde, retient son souffle. Situé dans un cul-de-sac, on ne s'y rend qu'à propos, ou, plus communément, lorsqu'on se perd. Le maire, réticent à tout type de tourisme sur ses terres, a fait construire cent quatre-vingt-dix-huit ronds-points afin de permettre aux malheureux qui s'y seraient engouffrés par erreur de faire demi-tour à tout moment. Mais lorsqu'on pense trop aux étrangers, on en oublie ses propres électeurs. Une étude locale récente a révélé que traverser le village d'un bout à l'autre aurait sur une personne de constitution normale l'effet d'un tournis équivalent à l'ingurgitation de deux bouteilles et demie de champagne français et que la moitié de la population souffrirait de torticolis chronique.

On raconte que c'est en jouant au golf et en cherchant sa balle perdue que Remington Brown aurait découvert ce havre de paix, en 1863, après deux jours de marche dans le terrible désert de Gibson puis trois de pirogue sur la North River. Était-ce par

ténacité ou avarice, nul ne le sait, mais tous les spécialistes sportifs s'accordent à dire qu'il avait un sacré swing.

Soucieux de s'épargner la route en sens inverse, il décida de s'installer à l'emplacement exact où il avait trouvé sa petite balle de caoutchouc naturel issu des feuilles de l'hévéa, à savoir dans la gueule d'un crocodile, avec la peau duquel il avait fini par se confectionner de belles bottes, toujours exposées au musée local. Si la légende ne dit pas ce que faisait ce brave Remington Brown en train de jouer au golf en pleine guerre de Sécession, plus de cinq siècles après que ce sport a été inventé aux Pays-Bas, mais vingt-trois ans avant qu'il ne soit introduit aux États-Unis, ni ce qu'avait perdu en plein Colorado ce gigantesque reptile, dont la taille variait en fonction du conteur, il est cependant avéré que l'aventurier donna à ce petit lopin de terre coïncé entre un lac, une forêt et une montagne le nom de New York en hommage à sa ville natale. Il aurait été plus avenant, et surtout moins ambigu, de la baptiser New New York (la nouvelle New York, ou la nouvelle nouvelle York), afin de la différencier de celle que les colons anglais avaient déjà nommée de la sorte en hommage à leur York originale (celle du jambon). Mais pouvait-on attendre ne serait-ce qu'une once de logique venant d'un homme qui avait parcouru à pied des centaines de kilomètres à la recherche d'une petite balle de golf?

Quoi qu'il en soit, depuis ce jour-là, il y eut deux New York.

L'une célèbre, et l'autre moins. Beaucoup moins. Excepté pour ceux d'ici. Les vieux prétendent à ce titre que la chanson homonyme immortalisée par Liza Minnelli et Frank Sinatra aurait été écrite pour cette New York-là, la leur, New York, Colorado.

Je vais tout reprendre de zéro,
dans le vieux New York,
Si je peux le faire là-bas,
je pourrai le faire n'importe où,
À toi de voir, New York, New Yoooooork !!!!

Ils y croient tellement que c'en est devenu l'hymne du village. La vérité est que cette chanson a été écrite pour moi : Agatha Crispies, lieutenant de police de peau noire (même en hiver), mutée, pour des raisons que je passerai sous silence dans ce premier chapitre afin de vous épargner un jugement trop hâtif (et exact) sur ma personne, depuis ma New York natale (celle des dealers de coke) vers cette New York de carte postale (celle des dealers de Guronsan) où j'ai dû tout reprendre de zéro, comme le chante Sinatra, et si je peux le faire ici, alors je peux le faire n'importe oùùùùù! Parce que la vie, ici, est à vomir, et je ne dis pas cela pour les tonnes de donuts au chocolat que j'ingurgite à longueur de journée, j'ai un transit de rêve (demandez à Rosita, la petite Mexicaine préposée aux toilettes), mais plutôt parce que je viens de l'une des brigades criminelles les plus prestigieuses et débordées des États-Unis.

À New York, Colorado, il n'y a que le lait qui déborde.

Le commissariat dans lequel je travaille, le plus petit du monde, situé dans un village où il ne se passe jamais rien, recense un taux d'élucidation des affaires équivalent à 100 % puisqu'il n'y a rien à élucider. Un tracas en moins pour le superintendant Goodwin qui, afin de remédier au désœuvrement de ses effectifs, a fini par autoriser les activités extra-professionnelles durant les heures de service. Un ennui dont on ne peut même pas faire profiter les autres : il n'y a pas Facebook. Il n'y a pas Internet, tout court. Aucune couverture, comme si les ingénieurs avaient oublié cette partie du globe, ou ne l'avaient pas encore découverte. Comme si Bill Gates, Steve Jobs ou Mark Zuckerberg n'étaient pas encore nés ou en étaient encore à expérimenter dans leur garage.*

* Pour devenir informaticien de génie aux États-Unis, il est indispensable de porter un nom ridicule : Bill « Portails », Steve « Petits Boulots » et Mark « Montagne de sucre » en sont la preuve... Inutile donc de chercher le succès si vous vous appelez Smith.

Alors on trompe la morosité comme on peut. Chacun à sa manière.

Le truc du patron, c'est la pêche. La productivité de son travail se compte désormais en truites arc-en-ciel, ombles à tête plate et autres ménominis des montagnes. Je doute qu'il passe ces statistiques à ses supérieurs fédéraux.*

Pour les autres, c'est l'atelier de tricotage des réceptionnistes (composé en exclusivité d'agents féminins, et de Kevin), celui de sudoku du personnel administratif, les concours de testostérone des groupes opérationnels (fléchettes, bières et rots) et enfin, l'extraordinaire, merveilleux et indispensable club de lecture dont je suis la présidente, et qui accueille tous ceux qui ne savent ni tricoter, ni remplir les grilles de sudoku, ni lancer des fléchettes, boire de la bière ou roter, et accessoirement, personne... La communauté Facebook compte environ deux milliards de membres. À titre de comparaison, le club de lecture du commissariat de New York, Colorado, en compte environ 1 999 999... (de moins).

Pourtant, mon club est d'une importance capitale au sein du service. On peut élucider de grands crimes grâce à la littérature. Mon père en était convaincu. Car la littérature, c'est la vie, et les meurtres font partie de la vie. Dommage qu'à New York, Colorado, le seul crime commis en vingt ans ait été un feu rouge grillé, le feu rouge, le seul du village (tous les autres carrefours sont des ronds-points). Et encore, ce n'était qu'un époux attentionné qui amenait à l'hôpital sa femme enceinte jusqu'aux oreilles qui venait de perdre les eaux. Une infraction répétée. Pour la venue de Stan, de Peter puis de Lisa. En gros, chaque fois que Sylvie est sur le point d'accoucher, Seth Harrison se transforme en ce furieux criminel récidiviste qui grille le feu tricolore.

Et ainsi la vie aurait suivi son cours, placide et déprimant, à New York, Colorado, si un premier meurtre aussi énigmatique

* Pour devenir poisson aux États-Unis, il est indispensable de porter un nom aussi ridicule qu'un informaticien de génie.

qu'horrible n'avait pas secoué, cet été-là, le petit commissariat du fin fond de l'Amérique dont je me propose aujourd'hui de relater l'incroyable histoire.

PREMIÈRE PARTIE

CRÉATION D'UN GROUPE

(de lecture pour les policiers de New York)

Comment cette histoire commence (plutôt mal)

Woodville

Le premier mot que prononça la lieutenant de police Agatha Crispies en voyant la masse informe et rouge carmin qui flottait dans la baignoire à la manière d'une gargantuesque moussaka n'en fut, à proprement parler, pas un.

– Grumppppffff, bafouilla-t-elle en crachant de gros morceaux de son donut au chocolat qui atterrirent dans le bain de sang et se mêlèrent aux lambeaux de chair décomposée.

– Qui êtes-vous ? demanda l'homme qui était en train d'inspecter le carrelage à quatre pattes et venait de recevoir une pluie de pâte chocolatée sur son crâne dégarni.

Il tenait dans la paume de la main un petit élastique qu'il avait trouvé entre deux dalles et le regardait d'un air suspicieux. Interrompu dans sa prospection, il le rangea dans la poche de son imperméable, remettant son analyse à plus tard, puis il posa les yeux sur la nouvelle venue.

Agatha était une jeune femme de trente-cinq ans qui en imposait quand elle entraît quelque part. Par son « ampleur », d'abord, car elle n'était que formes et ne laissait guère de place autour d'elle. Des seins et un postérieur aussi démesurés que les promesses d'un candidat à la présidence. Par la couleur de sa peau, ensuite, d'un noir de jais, exotique dans

ce coin de l'Amérique profonde, voire très profonde. Par son look, enfin. Une énorme boule de cheveux frisés qui reposait sur sa tête comme un nid de cigognes (dans laquelle elle plantait quelquefois un peigne afro, ce qui n'était pas le cas aujourd'hui), des boucles d'oreilles en forme d'ananas, un tee-shirt et un jean extra-moulants afin de mettre en valeur les formes décrites ci-avant et qui semblaient toujours sur le point de craquer. Pour résumer, Agatha Crispies, c'était Whitney Houston après un régime cassoulet et un relooking extrême par Bananarama.

– C'est plutôt à moi de vous demander ça ! s'exclama-t-elle.

– Shérif McDonald, se présenta le policier en se relevant. Comme les hamburgers.

Shérif. À l'évocation de ce mot, l'esprit de la jeune policière fut submergé par l'image d'un homme viril portant chapeau et étoile, mal rasé, chiquant du tabac puis le crachant par terre d'un air de défi, le cou luisant de sueur, la chemise assez ouverte pour que l'on entraperçoive une poitrine ferme recouverte d'une épaisse toison. Mais le spécimen qu'elle avait devant elle était plus du genre à porter un bermuda et des chaussettes blanches (assorties à son teint maladif) remontées jusqu'aux genoux sous son imperméable. Comme son nom ne l'indiquait pas, il ne devait pas en manger souvent, des hamburgers, car il était maigre comme un clou.

L'homme épousseta son manteau devant le miroir, nettoya les verres de ses lunettes sur sa veste de costume, les chaussa à nouveau et sourit à la vue de ces morceaux de chocolat qui parsemaient son crâne comme une chevelure retrouvée.

Agatha brandit son badge de police devant elle.

– Ça, c'est la carte Ikea Family, dit l'homme.

– Oh, pardon (elle fit glisser le volet du portefeuille). Lieutenant Agatha Crispies, comme...